

La pêche au saumon perdue

La pêche avait été formidable, et la saison du saumon rouge était presque terminée. Pour cette raison, je me suis demandé à plusieurs reprises pourquoi ma vieille amie, la kloodchman, n'avait pas réussi à se joindre à une flottille de pêche. C'était une travailleuse inlassable, qui rivalisait avec son mari à titre d'expert à attraper des poissons, et durant l'année, elle parlait surtout de la pêche au saumon à venir. Mais pendant cette saison particulière, elle ne s'était pas présentée parmi ses compagnons. La flotte et la conserverie ne savaient rien à son sujet et, lorsque j'ai mené une enquête parmi les membres de sa tribu, ils ont répondu sans donner d'explications : « Elle n'est pas là cette année ».

Mais lors d'un après-midi roux de septembre, je l'ai trouvée. J'avais emprunté lentement le sentier qui descendait du bassin des cygnes au parc Stanley, jusqu'au bord des Narrows, lorsque j'ai aperçu son canot arqué à la proue et gracieux qui faisait face à la plage, le lieu de débarquement favori des « tillicums » de la Mission. Son canot ressemblait à un objet artisanal de rêve; l'eau était très calme et partout une pellicule bleue pendait, tel un voile odorant, car la tourbe de l'île Lulu s'était consumée pendant des jours et ses odeurs fortes, alliées à la brume couleur bleu gris, façonnaient un monde imaginaire de mer, de rivage et de ciel.

Je me suis hâtée vers le rivage, l'ai saluée en langue chinook et lorsqu'elle a entendu ma voix, elle a levé sa pagaie directement au-dessus de sa tête, faisant le signal d'accueil indien.

Au moment où elle accostait, je l'ai accueillie avec empressement, les mains étendues afin de l'aider à avancer vers le rivage, car la kloodchman était en train de devenir une vieille femme, bien qu'elle pagayât encore à contre-courant de la marée comme un garçon adolescent.

« Non », a-t-elle répondu, lorsque je l'ai implorée des'avancer vers le rivage. « Je vais attendre. Je viens seulement chercher Maarda ; elle venue en ville et elle revient bientôt, maintenant ». Puis, elle a abandonné son attitude « travaillante » et s'est pelotonnée dans la proue du canot comme une écolière, plaçant ses coudes sur la pagaie qu'elle avait sortie et placée sur les plats-bords.

« Vous m'avez manqué, kloodchman. Vous n'êtes pas venue me rendre visite depuis trois mois ; et vous n'avez pêché ni ne vous êtes rendue dans les conserveries », lui fis-je remarquer.

« Non », dit-elle, « cette année, je reste à la maison ». Puis, elle se pencha vers moi, les gestes, les yeux et la voix empreints d'une certaine gravité, et elle ajouta : « J'ai un petit-enfant ; né première semaine de juillet, alors je reste à la maison ».

Voilà qui expliquait son absence. Je l'ai félicitée, bien entendu, et me suis informée à propos du grand événement, car c'était son premier petit-enfant, et celui-là était important.

« Et en ferez-vous un pêcheur ? », demandai-je.

« Non, non, pas petit-garçon ; petite-fille », répondit-elle, d'une expression indescriptible par laquelle je compris qu'elle préférait qu'il en soit ainsi.

« Vous êtes heureuse que ce soit une fille ? », lui demandai-je, surprise.

« Très heureuse », répondit-elle de manière catégorique. « Grande chance que le premier petit-enfant soit fille. Notre tribu pas comme la vôtre ; nous voulons d'abord filles ; nous pas vouloir que garçons naissent seulement pour combat. Gens de votre peuple pensent surtout à

la guerre ; notre tribu plus pacifique. Pour nous, bon augure que premier enfant soit fille. Moi te dire pourquoi : fille sera elle-même mère un jour ; et c'est chose extraordinaire être mère ».

J'ai senti que j'avais saisi le secret de ce qu'elle voulait dire. Elle se réjouissait, car cette petite enfant allait devenir un jour l'une des mères de sa race. Nous en discutâmes un peu et elle me fit quelques « piques » enjouées à propos de ma tribu, qui se souciait beaucoup moins de la maternité que la sienne, et tellement plus des combats. Puis, notre conversation a dérivé vers le saumon rouge et le hyiu chickimin, la grande richesse que les Indiens allaient s'approprier.

« Oui, hyiu chickimin, beaucoup argent », a-t-elle répété, en poussant un soupir de satisfaction. « Toujours beaucoup argent ; et hyiu muck-a-muck, beaucoup à manger durant grande pêche au saumon. Que jamais mauvaise année revienne où pas de poisson ».

« Quand était-ce ? », demandai-je.

« Avant que toi née, ou moi, ou », dit-elle, pointant vers l'autre côté du parc la ville éloignée de Vancouver, qui exaltait sa richesse et sa beauté durant cet après-midi de septembre, « avant que ce lieu existe, avant que l'homme blanc vienne ici – oh ! très longtemps ».

Chère vieille klootchman ! Je savais, grâce à son regard ténébreux, qu'elle était retournée dans sa Terre de légendes et que bientôt, je posséderais un plus riche trésor de légendes indiennes. Elle s'est assise, prenant place de nouveau sur sa pagaie ; ses yeux, à demi clos, se reposaient en regardant les contours éloignés des hauteurs floues, de l'autre côté du bras de mer. Je ne devrais plus transcrire son anglais cassé, car ce n'est que l'ombre de son histoire et, sans sa personnalité unique, la légende serait comme une fleur dépourvue à la fois de couleurs et de parfum. Elle la nomma « La pêche au saumon perdue ».

L'épouse du Grand Tyee n'était qu'un petit bout de fille, mais le monde entier était jeune à cette époque ; même le fleuve Fraser était jeune et petit. Il était très différent du puissant cours d'eau qu'il est devenu de nos jours, mais les saumons rouges surpeuplaient sa gorge, comme ils le font encore aujourd'hui ; et les tillicums attrapaient, salaient et fumaient le poisson, comme ils l'ont fait cette année, comme ils le feront à l'avenir. Mais c'était à nouveau l'hiver ; les pluies étaient inclinées et les brouillards à la dérive, lorsque l'épouse du Grand Tyee s'est levée devant lui et qu'elle lui a dit :

« Avant la pêche au saumon, je devrais te faire un cadeau grandiose. M'honoreras-tu davantage si ce cadeau est un garçon ou une fille ? » Le Grand Tyee aimait sa femme. Il était sévère avec les siens et dur avec sa tribu ; il dirigeait ses conseils autour du feu avec une volonté de fer. Son chaman disait qu'il n'y avait pas de cœur humain dans son corps ; ses guerriers disaient qu'il n'y avait pas de sang humain dans ses veines. Mais il a serré les mains de cette femme et ses propres yeux, ses lèvres et sa voix, étaient doux comme les siens à elle, lorsqu'il a répondu :

« “Donne-moi une fille, une petite fille, afin qu'elle devienne comme toi en grandissant et, en retour, qu'elle donne des enfants à son mari ».

Mais lorsque les gens de la tribu ont entendu cela, ils se sont levés, très en colère. Ils l'ont entouré en formant un large cercle indigné. Ils ont alors déclaré : « Tu es l'esclave de cette femme et maintenant, tu désires devenir l'esclave d'un bébé fille. Nous voulons un héritier, un garçon qui sera notre Grand Tyee au cours des années à venir. Lorsque tu seras vieux et las des affaires de la tribu, lorsque tu seras assis, enveloppé dans ta couverture sous le chaud soleil d'été, parce que ton sang sera vieux et clair, que pourra faire une fille pour t'aider, pour nous aider ? Qui sera donc notre Grand Tyee ? »

Il se tenait au centre du cercle menaçant, les bras repliés, le menton levé, les yeux durs tels du silex. D'une voix aussi froide que la pierre, il répondit :

« Peut-être qu'elle vous donnera un tel garçon et, si c'est le cas, cet enfant sera le vôtre ; il vous appartiendra, et non à moi ; il deviendra la possession du peuple. Mais si l'enfant est une fille, elle m'appartiendra, elle sera mienne. Vous ne pouvez me l'enlever comme vous m'avez enlevé à ma parenté maternelle, en me forçant à oublier mon père âgé pour servir la tribu. Elle m'appartiendra, elle sera la mère de mes petits-enfants, et son mari sera mon fils ».

« Tu ne te soucies pas du bien-être de ta tribu. Tu te soucies seulement de tes propres souhaits et désirs », se rebellèrent-ils. « Imagine que la pêche au saumon soit mauvaise, nous n'aurons pas de nourriture ; imagine qu'il n'y ait pas de garçon, alors nous n'aurons pas de Grand Tyeé pour nous montrer comment obtenir de la nourriture auprès des autres tribus, et nous serons affamés ».

« Vos cœurs sont noirs et exsangues », hurla le Grand Tyeé, en se tournant vers eux avec fierté, « et vos yeux sont aveugles. Souhaitez-vous que la tribu oublie combien formidable est la présence d'une enfant qui, un jour, deviendra elle-même une mère, et qui donnera à vos enfants et petits-enfants un Grand Tyeé? Les gens sont-ils voués à vivre, à grandir, à s'améliorer, à devenir plus puissants sans les femmes mères qui porteront leurs fils et filles à venir? Vos esprits sont morts et vos cerveaux endormis. Or malgré votre ignorance, vous demeurez toujours mon peuple : vous méritez, ainsi que vos souhaits, d'être considérés. J'appelle donc, afin qu'ils se réunissent ici, les grands chamans, les sorciers et les hommes de magie. Ils devront décider des lois qui suivront la naissance d'un garçon ou d'une fille. Qu'en dites-vous, oh ! hommes puissants? »

« Des messagers ont alors été envoyés de haut en bas de la région côtière, très haut en amont du fleuve Fraser et très loin dans les terres de la vallée de l'intérieur, rassemblant durant leur voyage les hommes de magie qu'ils trouvaient sur leur passage. Jamais n'avait-on vu tant de chamans réunis en conseil auparavant. Pendant plusieurs jours, ceux-ci ont érigé des feux, dansé et chanté. Ils ont parlé avec les dieux de la montagne et les dieux de la mer ; puis « le pouvoir » de la décision est descendu jusqu'à eux. Ils ont été inspirés d'un choix qu'ils ont présenté devant les gens de la tribu, après quoi le plus vieux chaman de la région côtière s'est levé et a énoncé leur résolution :

« Les gens de la tribu ne peuvent avoir tout ce qu'ils désirent. Ils veulent que l'enfant qui naîtra soit un garçon et ils veulent aussi une grande pêche au saumon. Ils ne peuvent avoir les deux. Le Sagalie Tyeé nous a révélé à nous, grands hommes de magie, que l'obtention de ces deux choses rendrait les gens arrogants et égoïstes. Ils doivent choisir entre les deux. »

« Faites votre choix, oh ! vous, gens ignorants de la tribu », a alors ordonné le Grand Tyeé. « Les hommes sages de la côte ont dit que la fillette qui un jour portera ses propres enfants apportera aussi du saumon en abondance à sa naissance ; mais le garçon ne vous apportera que sa propre personne ».

« Laisse tomber le saumon », crièrent les gens, « mais donne-nous un futur Grand Tyeé. Donne-nous le garçon ».

Et lorsque l'enfant naquit, c'était un garçon.

« Le mal se jettera sur vous », pleura le Grand Tyeé. « Vous avez méprisé une femme mère qui a donné naissance. Vous souffrirez du mal et de la famine, de la faim et de la pauvreté, oh ! gens stupides de la tribu ! Ne savez-vous pas combien une fillette est chose formidable ? »

Ce printemps-là, des gens de nombreuses tribus ont remonté le fleuve Fraser pour la pêche au saumon. Ils ont parcouru de grandes distances, depuis les montagnes, les lacs, les terres arides éloignées, mais aucun poisson n'est apparu dans les vastes fleuves de la côte du Pacifique. Les gens avaient fait leur choix. Ils avaient oublié l'honneur qu'une mère-enfant leur aurait apporté. Ainsi, ils ont été privés de nourriture. Ils ont été frappés par la pauvreté. Au cours du long hiver qui s'ensuivit, ils ont enduré la faim et la famine. Depuis ce temps, notre tribu a toujours accueilli les fillettes : nous ne voulons plus de pêches au saumon perdues ».

Au moment de conclure, la kloodchman leva les bras, abandonnant sa pagaie ; ses yeux cessèrent de fixer les contours irréguliers des montagnes pourpres. Elle était revenue à cette année de grâce ; sa Terre de légendes avait disparu.

« Alors », ajouta-t-elle, « vous voyez peut-être pourquoi, maintenant, moi heureuse que mon petit-enfant soit fille ; ça veut dire grande pêche au saumon l'an prochain ».

« C'est une belle histoire, vieille dame », répondis-je, « et j'éprouve un plaisir cruel à ce que vos hommes de magie aient puni les gens pour leur choix stupide ».

« Parce que vous-même petite fille », dit-elle en riant.

Il y avait une faible rumeur de pas derrière moi. Je me retournai pour apercevoir Maarda presque à la hauteur de mon coude. La marée qui s'élevait déporta le canot de la rive et, au moment où Maarda y monta et où la vieille dame glissa vers l'arrière du canot, il se mit à flotter.

« Kla-how-ya », dit la kloodchman en hochant de la tête, au moment où elle trempait la lame de sa pagaie en un silence exquis.

« Kla-how-ya », répondit Maarda en souriant.

« Kla-how-ya, tillicums ! », répondis-je en les regardant glisser dans le paysage flou pendant un long moment, jusqu'à ce que le canot se fonde dans le pourpre et le gris du rivage éloigné.

Tiré de E. Pauline Johnson, *Légendes de Vancouver*, Boucherville, Presses de Bras-d'Apic, 2016.
Traduction française © Presses de Bras-d'Apic, 2016. Tous droits réservés.